

AMOUR PUR.

I.—DE LUI.

J'ai reçu votre lettre avec attendrissement. Que vous étiez charmante hier au milieu de vos invités ! vous voulez bien, n'est-ce pas, cher ange, que je vous dise cela ?

Avez-vous remarqué que mes yeux ne vous quittaient pas, et même lorsque je paraissais occupé ailleurs, je n'étais occupé que de vous. Il me semble que vos yeux, vos chers beaux yeux, si doux et si chers, me cherchaient aussi quelquefois, que j'étais heureux alors, que je suis fier, lorsque j'ose espérer que je ne vous suis pas tout à fait indifférent ! Vous voulez bien que je croie cela ? Que ces instants passés près de vous, à vous entendre, à vous regarder, à vous dévorer des yeux, ont été courts et délicieux. Je ne vis plus que pendant les moments que je vous vois, cher ange, il est si triste d'être seul et je vous aime tant ; je baise un million de fois vos petites mains. Ah si j'osais baiser la poussière que font vos petits pieds !

A vous.

Je vous verrai demain, n'est-ce pas ?

II.—DE LUI.

Vous ne regrettez pas de m'avoir laissé tenir hier votre petite main dans la mienne, vous avez senti le bonheur que vous me donniez, c'est que, cher ange, je vous aime comme je n'ai jamais aimé, et vous ferez de moi ce que vous voudrez. Vous avez exigé de moi une promesse d'obéissance. Non, je ne dois pas dire que vous avez exigé ; vous êtes mille fois trop douce pour cela, chère âme, et il suffit d'un désir à peine exprimé de votre part pour que je veuille m'y soumettre. Etre votre esclave et votre serviteur, c'est un rôle bien doux et que je voudrais bien remplir. C'est alors (si vous voulez me prendre pour votre esclave) que vous verrez comme je sais obéir ! il vous suffira d'abaisser vos paupières et votre volonté sera faite ! Ah croyez-le, croyez-le, je vous le disais hier en tenant cette chère main si douce dans la mienne : ce que je ressens pour vous, c'est l'amour qu'on ne ressent qu'une fois ! Il durera aussi longtemps que moi, j'en suis certain ! Vous remplissez tout mon cœur, toute ma pensée, toute ma vie. N'aurais-je pas quelques lignes de vous ?

III.—D'ELLE.

Quelques lignes de moi pourquoi ? vous voulez que je vous dise que je crois à votre affection ; eh bien ! soyez content, j'y crois. A revoir.

IV.—DE LUI.

Savez-vous bien que ces quelques lignes de votre main adorée m'ont rendu fou de joie ! J'aurais voulu les lire à genoux, je les ai baisées mille et mille fois avec fureur, avec emportement ! Chère âme aimée, vous me croyez ! ah ! que cela me donne de l'orgueil ! Vous croyez que je vous aime ! Mais savez-vous comment je vous aime ? Non, vous ne le savez pas, vous ne vous imaginez pas à quel point je vous adore ! Ce que vous êtes pour moi ! Oui, je vous ai élevé un piédestal dans mon cœur, et ma vie commence du jour où je vous ai connue ! Tout est bonheur maintenant puisque vous êtes là, et que j'ai le droit de me dire que vous pensez quelquefois à moi ! Ah si j'osais vous dire tout ce qui remplit mon cœur ! Mais vous ne le pouvez pas, aussi je me tais, j'obéis et j'adore.

V.—DE LUI.

Que vous êtes adorable et adorée ! Que j'ai été

heureux, hier, de cette journée passée auprès de vous ! Vous ne regrettez pas, n'est-ce pas, cher ange, de m'avoir accordé ces quelques heures ? Tout était pour nous, ce temps charmant, ce jardin, ce grand parc solitaire ; comprenez-vous bien quel était mon bonheur (et cependant en même temps je souffrais, mais vous ne voulez pas que je vous le dise), lorsque je sentais votre bras sur le mien, que je vous tenais ainsi tout près de moi, que j'entendais battre votre cœur... Vous étiez si jolie ! Jamais je ne vous ai vu si belle ! Et j'étais seul à vous voir, et c'est pour moi que vous étiez belle ! Ai-je été assez sage, assez docile, assez obéissant ! Vous commencez à avoir confiance en moi, vous avez compris que jamais on ne vous aimera comme je vous aime. Nous irons bientôt encore, n'est-ce pas, passer une journée à la campagne ? Avez-vous remarqué la mine d'envie du vieux bonhomme qui a fait route avec nous ; il devinait que nous nous aimions, que nous étions heureux ; êtes-vous heureuse d'être aimée comme vous êtes aimée ?

VI.—D'ELLE.

Cette journée me sera aussi un cher souvenir ; il me semble que jamais nos cœurs ne se sont si bien compris. Vous étiez bon, vous étiez tel que je vous souhaite, tel que je vous désire, l'unique, l'incomparable ami de mon cœur. Vous voyez bien que l'on peut être heureux autrement que vous ne le croyez. Ces heures que nous avons passées ensemble, libres et seuls, n'ont-elles pas été bonnes, et cependant vous avez été tel que je le veux. Je connais votre cœur mieux que vous ne le connaissez vous-même, je le sais tendre et généreux, et c'est pour cela que je suis bien heureuse de le posséder. A bientôt, à demain, cher ami de mon cœur.

VII.—DE LUI.

Eh bien, mon cher ange, vous n'êtes pas fâchée d'avoir été si bonne, vous avez vu comme je suis respectueux de ma parole, que je ne veux rien de vous, que je préfère tout à vous déplaire, et que si j'ose espérer qu'un jour vous aurez pitié de mon amour, je veux que ce soit librement, sans regret, sans arrière-pensée. Vous ne vous imaginerez jamais à quel point mon cœur me devient cher, maintenant que vous l'avez vu ; depuis hier, je n'ai pas laissé dérangé un fauteuil, pas enlever un grain de poussière, je veux vous retrouver, je vous retrouve ; c'est là que vous étiez assise, là que j'étais à vos pieds, à ces petits pieds que j'adore. Jamais vous n'avez été si bonne, si douce, jamais je ne vous ai tant aimée. J'ai serré le coussin de soie sur lequel vous avez appuyé un instant votre tête, j'en suis jaloux comme je suis jaloux de vous. J'ai retrouvé hier soir, la moitié de ce biscuit dans lequel vous avez mordu, je l'ai saisi, j'ai retrouvé la trace de vos dents, j'y ai enfoncé les miennes ! Ne vous moquez pas de moi, tout cela est fou, mais l'amour est fou, il est bête, sans cela ce n'est plus l'amour. Si j'osais, je vous dirais que vous êtes trop raisonnable, on ne raisonne pas si bien quand on aime. Que fait alors le reste, on s'aime, on est tout l'un à l'autre, et le reste est moins que rien !

Vous commencez à le comprendre ; tu le comprends, n'est-ce pas, mon amour ?

VIII.—DE LUI.

Comment, vous doutez encore de moi ? Mais que faut-il donc pour vous convaincre que vous êtes aimée, comme jamais femme ne l'a été. Vous avez le courage de m'écrire que je ne vous aimerai pas toujours ainsi. Mais, mon amour, c'est moi ; j'ai profané ce mot autrefois, je l'avoue, je le reconnais ; je le reconnais, mais je ne vous reconnaissais pas, cher ange, je ne connaissais pas la seule femme qui

soit digne d'être adorée comme je vous adore. Ecoute donc ton cœur, ma bien-aimée, écoute-le et crois qu'il ne trompe pas s'il t'assure que je suis à toi comme jamais esclave n'a été à son maître !

Pardonnez-moi, mais je vous aime tant, je t'aime, tu viendras demain, dis que tu viendras ?...

(La fin au prochain numéro).

LA MIGNONNETTE.

Qu'il est beau de voir un grand mérite associé à une simplicité de bon goût ! Cela n'est pas sans exemple parmi nous, et si nous connaissons des sots orgueilleux, nous devons connaître aussi quelques savants modestes.

Cet exemple est donné par le *réséda*, jolie plante si recherchée des jeunes amantes et quelquefois des jeunes amants pour son parfum et principalement pour son emblème que vous connaissez tous ; c'est : "Plus je vous vois, plus je vous aime."

Cette plante est un parfait modèle de simplicité, de modestie, d'humilité, de douceur et de toutes ces qualités aimables qui séduisent sans effort et pour ainsi dire sans se montrer.

Si cette petite fleur, dédaignant en quelque sorte son feuillage, avait la sottise de s'en séparer pour s'élever bien haut au bout d'une tige, j'ose dire qu'elle ne serait pas estimée et courisée comme elle l'est. On aime cette élévation dans le rosier parce qu'un théâtre distingué convient à ses belles et larges fleurs ; mais on rirait du *réséda*, s'il affichait une prétention pareille. Voyez, sa famille est commune et sa hauteur est celle d'une petite touffe étalée ; on dirait qu'il vent se faire mousse ou gazon, tant il s'élève peu au-dessus de la terre. On l'appelle la fleur du pauvre parce qu'il fait son chemin où on le place.

Qu'on le mette à tapisser le pied d'un arbuste, il pousse merveilleusement ; qu'on le sème auprès d'un vieux mur, ou dans un coin isolé, il s'accommode volontiers de cet isolement.

Ses qualités aimables, c'est que, semé dans un pot et installé sur le bord de la fenêtre, il paye cette généreuse hospitalité par sa végétation luxuriante, et bientôt le pot disparaît sous l'abondance de son feuillage et de ses fleurs. Trop chétive pour se montrer seule, elle s'unit à ses sœurs et toutes ensemble se resserrent l'une contre l'autre pour former une petite grappe qui a tant d'attraits, non pas par sa couleur, mais par son odeur. Sa fleur est verdâtre, un peu jaunâtre et légèrement pointillée de rouge.

Que tout cela est pâle ! que tout cela est simple, modeste et exempt d'étalage ! et pourquoi donc cependant cette humble fleur est-elle si recherchée ? Pourquoi riches et pauvres ne peuvent-ils s'en passer ? Ah, c'est que du sein de son indigence, il exhale un parfum qui embaume, une odeur dont l'orgueilleux dahlia est jaloux et que la rose elle-même ne dédaigne pas d'associer à la sienne dans le bouquet qu'on se propose d'offrir à son amant, etc. Prenez-le, ce bouquet, et aspirez son parfum ; vous le trouverez exquis ; mais parmi les diverses odeurs qui s'en échappent, il en est une dont vous ne devinez pas l'origine, malgré vos efforts pour la découvrir. Cela se conçoit ; — le *réséda* — car c'est lui que vous sentez... fait dans le bouquet la même figure qu'au jardin... il s'efface, il s'humilie, il se tient blotti derrière les fleurs de parade et son parfum seul révèle sa présence. De même, il n'y a que le mérite qui révèle la valeur.

FÉLIX.